

**PRIS DE L'ABONNEMENT**  
Edition Quotidienne.

POUR LES ETATS-UNIS... \$1.00 \$1.50 \$2.00 \$2.50  
POUR L'ETRANGER... \$1.15 \$1.75 \$2.35 \$3.00

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

**Le Numéro Cinq Sous**

**PRIS DE L'ABONNEMENT**  
Edition Hebdomadaire

POUR LES ETATS-UNIS... \$1.00 \$1.50 \$2.00 \$2.50  
POUR L'ETRANGER... \$1.15 \$1.75 \$2.35 \$3.00

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1877.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI, 10 AOUT 1910

83me Année

## Paris en Juillet 1870.

Journal d'un témoin.

Les années furent rapides ! Il y a eu, le mois dernier, quarante ans que fut « déclarée » la funeste guerre franco-allemande de 1870, exactement le 15 juillet. D'puis quelques jours, on n'avait plus guère de doute, mais on pouvait encore conserver quelque illusion. Ce fut seulement à l'annonce officielle de la guerre que se fit, dans Paris, l'explosion d'enthousiasme populaire.

Chez un peuple impulsif, comme est le nôtre, il n'y a pas de milieu, on va toujours vers l'excès. On vit la joie immodérée quand on n'est pas l'abattement et l'outrance. Ce jour-là, ce fut dans Paris une effervescence inouïe et comme une sorte de fête publique.

Le spectacle ne fut pas banal. Je le revoyais comme s'il datait d'hier. N'est-ce pas Henri Heine qui a dit que « le mémoire est presbytie et que c'est de loin qu'elle voit le mieux » ? Rien n'est plus vrai.

Au boulevard Montmartre, la circulation devient difficile. La foule y est fourmillante, autour d'une victoire découverte. Sur la plate-forme de celle-ci, un bryton de l'Opéra chante la « Marsaillaise », pour la grande joie de la foule, de sa voix au timbre chaud et prenant.

Plus loin, au boulevard Poissonnière, même spectacle. Une calèche à deux chevaux s'est arrêtée, de laquelle se dresse la silhouette d'une femme puissante, belle encore, vêtue d'une robe de laine blanche, Marie Sasse, de l'Opéra. Elle aussi, elle chante, et sa belle voix de mezzo soprano vibre dans les airs. Que chante-t-elle ? Ce n'est pas la « Marsaillaise », non... c'est quelque chose de moins connu, le « Rhin allemand », les frères « strophes » qu'Alfred de Musset rima, en 1841, en réponse à celles de Becker, si populaires en Allemagne, lors des manifestations de 1840.

**EXCURSION A BON MARCHÉ A NATCHEZ, MISS., ET RETOUR**

New Orleans Great Northern Railroad ... VIA ... New Orleans Great Northern Railroad

« Ozon Route »

Mississippi Central R. R.

Départ LUNDI, 15 Août Retour MERCREDI, 17 Août.

**VOYAGE ALLER \$3.00 ET RETOUR**

QUITTER LA STATION TERMINUS... 6:30 A. M. QUITTER NATCHEZ... 6:00 P. M.

CHASSEZ-VOUS POUR BLANC ET GENS DE COULEUR GRAND POUQUENIQUE DE SOIR ET AU CLAIR DE LUNE POUR DIVERTISSEMENT EXQUIS... 15 AOUT. Siège Social de l'Excursion, 211 St. Charles St., N. O. Agent de l'Excursion G. S. AUGERIN, A. G. P. A., 914 Malheur Blanche.

**QUEEN'S CRESCENT ROUTE EXCURSIONS**

FIRST CLASS ROUND TRIP TICKETS

Aug. 13th

**WASHINGTON \$18.**

CINCINNATI \$14. ASHEVILLE \$14. HENDERSONVILLE \$12.00. LOUISVILLE \$11.40.

Aug. 20th

**CHICAGO \$15. ST. LOUIS \$12.**

DETROIT \$18. NORFOLK \$18. RICHMOND \$18. MONTEROLE \$11.40.

Pullman Sleepers Dining Cars First Class Coaches

THROUGH TRAINS LEAVE TERMINAL STATION AT 9 A. M. AND 7:30 P. M. BUY TICKETS AND BERTHS AT ONCE

TICKET OFFICES: 211 St. Charles St. and Terminal Station Phone, Main 4482

Il fait chaud en cette journée de 15 juillet, mais sans orage. Le chapeau semble même assez doux. Elle est celle que feu le professeur Trouseau appelait « la joie des poumons ». Je sors de chez moi, bien avant la fin de jour, et comme tout bon Parisien, je fais mon tour de boulevard, j'ai le caractère de savoir. Et notre boulevard, c'est l'air libre où on peut le mieux « taper le pou » de la grande ville.

La foule se presse, dense, à même les trottoirs, encombrant avec la chaussée. Elle marche, sans bruit, compacte, échauffée, bruyante. On y dit, on y parle, on y crie, avec force gestes, aussi avec des accents divers qui disent que le Nord et le Midi y sont représentés. Tout le monde semble se connaître. Les propos familiers s'échangent, d'un groupe à l'autre, entre gens qui, sans doute, se rencontrent pour la première fois.

Je ne sais de qui est la musique, très belle et suavisante. Marie Sasse en détaille le rythme, qu'elle scande des amples gestes de ses bras de statue. L'effet est très grand, et la foule frémit d'émotion, alors que la cantatrice s'écrie :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand, Il a tant dans notre verre ! Un couplet, qu'on s'en va chantant.

Et quel est-il la trace attière Du pied de nos chevaux marqués dans votre sang ? Nous l'avons eu, votre Rhin allemand !

Un des sursitaires me saute et me serre la main. C'est un petit homme repêlé, grisonnant, pressant, et à la moustache en brousse, au teint congestionné. Je reconnais Adolphe Blot, l'un des auteurs de « Testament de César Girodot », un grand succès de l'Odéon.

remplace pas les balles de plomb ! L'auteur de tant de romans qui, dans leur genre, sont des chefs-d'œuvre, est le plus aimable des sceptiques, esprit froid, raisonneur, logique, il ne s'emballe pas facilement.

— Et qu'allez-vous faire ? Restez-vous à Paris ?

— Non, je n'ai rien qui m'y retienne. Au tirail, les romans, je crains que nous ne soyons sur une mauvaise route. Je vais rejoindre ma famille à Nantes et, là, j'attendrai les événements !

Et, bras dessus bras dessous, nous faisons notre tournée dans la foule, ce qui n'est pas facile.

lanternes multicolores et des traraparents ornés de drapeaux, aux fenêtres du boulevard et des grandes rues qui y aboutissent.

Rue de la Chaussée-d'Antin, un libraire qui a voulu se surprendre, a installé un transparent, avec l'inscription que voici : « Ici l'on vend à bon marché le dictionnaire français-allemand, à l'usage des Français à Berlin. »

Dix mois plus tard, j'étais ce qui suit dans le compte rendu de l'entrevue de Bismarck et de Moltke d'un côté, et du général de Wimpfen de l'autre, à la veille de la capitulation de Sedan : « Vous ne connaissez pas la topographie des environs de Sedan... dit de Moltke, avec sa dure et froide insolence, si douloureuse pour celui qui la subit— permettez-moi, à ce propos, un petit exemple qui prouve la précomption et le manque de méthode de votre nation. Au début de la campagne, vos officiers étaient tous munis de cartes d'Allemagne, tandis que les moyens leur faisaient absolument défaut pour étudier la géographie de leur propre pays, puisqu'ils n'avaient pas de cartes de France... »

Comme nous nous trouvons à l'orée du boulevard des Italiens, nous sommes hâtés par une voix bien connue.

— Hé là ! les enfants ! Vous êtes aussi bêtes que moi, vous aussi, vous êtes venus voir le spectacle ! Faut-il que nous ayons du temps à perdre !

Celui qui parle ainsi est un homme de belle taille, d'une quarantaine d'années, bien campé, à la figure franche, très ouverte, aux cheveux châtains, un peu gris, aux yeux bleus très vivants, d'un regard très clair, à la bouche fine et railleuse, surmontée d'une forte moustache presque blonde.

— Quel est ce monsieur Alexandre Dumay pouvait le reconnaître.

— Quel bonheur de vous reconnaître !

— Pourquoi ?

— Pour causer avec un homme raisonnable.

— Oui, mais moi, je ne cause pas dans la foule... vol à !

Nous nous retirons sur le trottoir d'une rue presque déserte, car tout le mouvement est sur le boulevard.

vingt jours plus tard, nous avons la preuve de déception. Elle est cruelle. Le 6 août, la foule reprend possession du boulevard. Elle est émue. Il y a un bruit qui court, depuis le matin : On a reçu, dit-on, la dépêche si impatiemment attendue, celle qui doit annoncer la victoire.

Enfin, elle est arrivée, on vient de l'afficher à la Bourse. Ben plus, des placards imprimés sont répandus à profusion : « L'armée de Mac-Mahon a écrasé celle du prince Frédéric-Charles. On a fait prisonniers le prince, son état-major et vingt-cinq mille Allemands. Landau est pris ! »

Sur le boulevard, c'est la joie délirante, aux fenêtres les drapeaux se déploient, la « Marsaillaise » se rechant. Et de toutes parts éclatent les cris joyeux : « Vive la France ! Vive l'armée ! »

Il fait une chaleur torride, on sue à grosses gouttes ; mais rien ne décourage la foule, qui attend l'affichage de la dépêche.

Vers les trois heures, rien encore ! Un bruit sinistre court à travers les groupes : la nouvelle est fautive ! On crie : « Entendez les drapeaux ! La dépêche est, paraît-il, l'œuvre d'un spéculateur cynique qui l'a fabriquée de toutes pièces, pour vendre à découvert. »

On se bouscule autour du chanteur. On applaudit avec frénésie, on pousse des hurrahs.

Il est évident que pour ce peuple, aux nerfs enthousiastes, la guerre ne donne pas l'impression d'une calamité. Pour lui, « guerre » est synonyme de « victoire ». Il ne saurait admettre l'idée contraire.

Il est persuadé qu'il s'agit d'une promenade militaire, avec Berlin pour but. On serait mal reçu à ne pas partager ses illusions.

On prépare déjà des illuminations pour la soirée, et des dames accrochent à leurs fanêtres des lanternes vénitiennes. Des promeneurs saluent de vivats plutôt singuliers : « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! »

— C'est vous, me dit-il, vous avez fait comme tout le monde, vous avez voulu voir de près la folie d'un peuple.

— Pourquoi, la folie ?

— Dame, parce que ces gens là s'imaginent qu'on va à Berlin, comme on va à Versailles. Ils ne se disent pas que si la Prusse a accepté la guerre, si elle l'a provoquée plutôt, c'est parce qu'elle se sent dix fois prête, alors que nous, nous ne le sommes pas. Elle a des réserves terribles, derrière son armée active, et notre garde mobile n'existe guère que sur le papier...

— Vous savez que le maréchal Le Bœuf a dit que nous étions dix fois prêts et qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre ?

— Il n'a pas dit ça, mais rien ne prouve qu'on ne manquera pas de soldats ou de munitions... Les boutons de guêtre, ça ne

— Vous êtes pé-simiste ?

— Non, plutôt découragé. Je sais, par des témoignages documentés, les efforts faits par l'Allemagne, depuis bien des années, alors qu'ici nous avons sommeillé dans l'inertie et le contentement de nous-mêmes. On a ri au nez de Stoffel, quand il a parlé de la supériorité des armes allemandes, et, en particulier, de l'artillerie. Dieu veuille qu'on n'ait pas à reconnaître plus tard combien il a dit vrai. Puis, il ajoute :

— Tout ceci est entre nous. Si je me trompe, et je le voudrais bien, je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir jeté de l'eau froide, sur l'ardeur martiale de mes compatriotes. Si l'événement, au contraire, me donne raison, je renoncerais volontiers au triste honneur d'avoir prophétisé l'humiliation de mon pays !

— C'est l'heure d'aller dîner... On a y songé guère. Le jour baisse, et de divers côtés les illuminations se préparent. Il y a déjà des

pour une enquête, un paquet mystérieux qui fut ouvert dans la maille par un commis de chemin de fer est à Brownwood et Temple.

Le paquet, une petite boîte en bois dans laquelle se trouvait une fiole contenant quelque médicament, était adressé à un habitant de Brownwood avec un billet lui recommandant de prendre chaque soir en se retirant une petite cuillerée du médicament et qu'il guérirait ainsi son bras. La note, ne portait aucune signature, mais venait soi-disant d'un médecin ayant vingt-cinq ans d'expérience.

Le paquet a été remis à un médecin d'ici qui en analysant le remède a découvert qu'il contenait de l'acide carbonique.

**EXCURSION ANNUELLE 12 AOUT**

WASHINGTON et Retour... \$10.00  
BOSTON et Retour... 15.00  
RICHMOND et Retour... 15.00  
ASHVILLE et Retour... 14.00  
CINCINNATI et Retour... 14.00  
LOUISVILLE et Retour... 12.00  
DETROIT et Retour... 15.00

BOY POUR LE RETOUR JUSQU'AU 24 AOUT

30 AOUT

CHICAGO et Retour... \$15.00  
ST. LOUIS et Retour... 12.00  
BOY POUR LE RETOUR JUSQU'AU 4 SEPTEMBRE

Bureau des Ventes, 201 rue St-Charles. PHONE 4008 N.

**ILLINOIS CENTRAL RAILROAD**

**EXCURSION**

**— 13 AOUT 1910 —**

**BILLETS ALLER ET RETOUR :**

**\$12 Louisville**  
**\$14 Cincinnati**  
**\$18 Détroit**

**WASHINGTON NORFOLK RICHMOND HOT SPRINGS, VA.**

**\$18.00**

**— Samedi, 20 Août —**

**\$15.00 CHICAGO**  
**\$12.00 ST-LOUIS**

Les Billets et bagages sont Bons sur Tous les Trains Partant Samedi le 13, de Retour jusqu'au 28 Août.

Procurez-vous vos Billets et Place de Char Dertoir Maintenant au

**City Office : 141 Rue St-Charles.**

Bismarck, puisque tu l'as voulu, De tous les Prussiens, n'en restera ! Bismarck, puisque tu veux la guerre, De tous les Prussiens, n'en restera !

On se bouscule autour du chanteur. On applaudit avec frénésie, on pousse des hurrahs.

Il est évident que pour ce peuple, aux nerfs enthousiastes, la guerre ne donne pas l'impression d'une calamité. Pour lui, « guerre » est synonyme de « victoire ». Il ne saurait admettre l'idée contraire.

Il est persuadé qu'il s'agit d'une promenade militaire, avec Berlin pour but. On serait mal reçu à ne pas partager ses illusions.

On prépare déjà des illuminations pour la soirée, et des dames accrochent à leurs fanêtres des lanternes vénitiennes. Des promeneurs saluent de vivats plutôt singuliers : « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! »

— C'est vous, me dit-il, vous avez fait comme tout le monde, vous avez voulu voir de près la folie d'un peuple.

— Pourquoi, la folie ?

— Dame, parce que ces gens là s'imaginent qu'on va à Berlin, comme on va à Versailles. Ils ne se disent pas que si la Prusse a accepté la guerre, si elle l'a provoquée plutôt, c'est parce qu'elle se sent dix fois prête, alors que nous, nous ne le sommes pas. Elle a des réserves terribles, derrière son armée active, et notre garde mobile n'existe guère que sur le papier...

— Vous savez que le maréchal Le Bœuf a dit que nous étions dix fois prêts et qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre ?

— Il n'a pas dit ça, mais rien ne prouve qu'on ne manquera pas de soldats ou de munitions... Les boutons de guêtre, ça ne

— Vous êtes pé-simiste ?

— Non, plutôt découragé. Je sais, par des témoignages documentés, les efforts faits par l'Allemagne, depuis bien des années, alors qu'ici nous avons sommeillé dans l'inertie et le contentement de nous-mêmes. On a ri au nez de Stoffel, quand il a parlé de la supériorité des armes allemandes, et, en particulier, de l'artillerie. Dieu veuille qu'on n'ait pas à reconnaître plus tard combien il a dit vrai. Puis, il ajoute :

— Tout ceci est entre nous. Si je me trompe, et je le voudrais bien, je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir jeté de l'eau froide, sur l'ardeur martiale de mes compatriotes. Si l'événement, au contraire, me donne raison, je renoncerais volontiers au triste honneur d'avoir prophétisé l'humiliation de mon pays !

— C'est l'heure d'aller dîner... On a y songé guère. Le jour baisse, et de divers côtés les illuminations se préparent. Il y a déjà des

pour une enquête, un paquet mystérieux qui fut ouvert dans la maille par un commis de chemin de fer est à Brownwood et Temple.

Le paquet, une petite boîte en bois dans laquelle se trouvait une fiole contenant quelque médicament, était adressé à un habitant de Brownwood avec un billet lui recommandant de prendre chaque soir en se retirant une petite cuillerée du médicament et qu'il guérirait ainsi son bras. La note, ne portait aucune signature, mais venait soi-disant d'un médecin ayant vingt-cinq ans d'expérience.

Le paquet a été remis à un médecin d'ici qui en analysant le remède a découvert qu'il contenait de l'acide carbonique.

Bismarck, puisque tu l'as voulu, De tous les Prussiens, n'en restera ! Bismarck, puisque tu veux la guerre, De tous les Prussiens, n'en restera !

On se bouscule autour du chanteur. On applaudit avec frénésie, on pousse des hurrahs.

Il est évident que pour ce peuple, aux nerfs enthousiastes, la guerre ne donne pas l'impression d'une calamité. Pour lui, « guerre » est synonyme de « victoire ». Il ne saurait admettre l'idée contraire.

Il est persuadé qu'il s'agit d'une promenade militaire, avec Berlin pour but. On serait mal reçu à ne pas partager ses illusions.

On prépare déjà des illuminations pour la soirée, et des dames accrochent à leurs fanêtres des lanternes vénitiennes. Des promeneurs saluent de vivats plutôt singuliers : « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! »

— C'est vous, me dit-il, vous avez fait comme tout le monde, vous avez voulu voir de près la folie d'un peuple.

— Pourquoi, la folie ?

— Dame, parce que ces gens là s'imaginent qu'on va à Berlin, comme on va à Versailles. Ils ne se disent pas que si la Prusse a accepté la guerre, si elle l'a provoquée plutôt, c'est parce qu'elle se sent dix fois prête, alors que nous, nous ne le sommes pas. Elle a des réserves terribles, derrière son armée active, et notre garde mobile n'existe guère que sur le papier...

— Vous savez que le maréchal Le Bœuf a dit que nous étions dix fois prêts et qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre ?

— Il n'a pas dit ça, mais rien ne prouve qu'on ne manquera pas de soldats ou de munitions... Les boutons de guêtre, ça ne

— Vous êtes pé-simiste ?

— Non, plutôt découragé. Je sais, par des témoignages documentés, les efforts faits par l'Allemagne, depuis bien des années, alors qu'ici nous avons sommeillé dans l'inertie et le contentement de nous-mêmes. On a ri au nez de Stoffel, quand il a parlé de la supériorité des armes allemandes, et, en particulier, de l'artillerie. Dieu veuille qu'on n'ait pas à reconnaître plus tard combien il a dit vrai. Puis, il ajoute :

— Tout ceci est entre nous. Si je me trompe, et je le voudrais bien, je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir jeté de l'eau froide, sur l'ardeur martiale de mes compatriotes. Si l'événement, au contraire, me donne raison, je renoncerais volontiers au triste honneur d'avoir prophétisé l'humiliation de mon pays !

— C'est l'heure d'aller dîner... On a y songé guère. Le jour baisse, et de divers côtés les illuminations se préparent. Il y a déjà des

pour une enquête, un paquet mystérieux qui fut ouvert dans la maille par un commis de chemin de fer est à Brownwood et Temple.

Le paquet, une petite boîte en bois dans laquelle se trouvait une fiole contenant quelque médicament, était adressé à un habitant de Brownwood avec un billet lui recommandant de prendre chaque soir en se retirant une petite cuillerée du médicament et qu'il guérirait ainsi son bras. La note, ne portait aucune signature, mais venait soi-disant d'un médecin ayant vingt-cinq ans d'expérience.

Le paquet a été remis à un médecin d'ici qui en analysant le remède a découvert qu'il contenait de l'acide carbonique.

Bismarck, puisque tu l'as voulu, De tous les Prussiens, n'en restera ! Bismarck, puisque tu veux la guerre, De tous les Prussiens, n'en restera !

On se bouscule autour du chanteur. On applaudit avec frénésie, on pousse des hurrahs.

Il est évident que pour ce peuple, aux nerfs enthousiastes, la guerre ne donne pas l'impression d'une calamité. Pour lui, « guerre » est synonyme de « victoire ». Il ne saurait admettre l'idée contraire.

Il est persuadé qu'il s'agit d'une promenade militaire, avec Berlin pour but. On serait mal reçu à ne pas partager ses illusions.

On prépare déjà des illuminations pour la soirée, et des dames accrochent à leurs fanêtres des lanternes vénitiennes. Des promeneurs saluent de vivats plutôt singuliers : « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! » « Vivent les mères de la patrie ! »

— C'est vous, me dit-il, vous avez fait comme tout le monde, vous avez voulu voir de près la folie d'un peuple.

— Pourquoi, la folie ?

— Dame, parce que ces gens là s'imaginent qu'on va à Berlin, comme on va à Versailles. Ils ne se disent pas que si la Prusse a accepté la guerre, si elle l'a provoquée plutôt, c'est parce qu'elle se sent dix fois prête, alors que nous, nous ne le sommes pas. Elle a des réserves terribles, derrière son armée active, et notre garde mobile n'existe guère que sur le papier...

— Vous savez que le maréchal Le Bœuf a dit que nous étions dix fois prêts et qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre ?

— Il n'a pas dit ça, mais rien ne prouve qu'on ne manquera pas de soldats ou de munitions... Les boutons de guêtre, ça ne

— Vous êtes pé-simiste ?

— Non, plutôt découragé. Je sais, par des témoignages documentés, les efforts faits par l'Allemagne, depuis bien des années, alors qu'ici nous avons sommeillé dans l'inertie et le contentement de nous-mêmes. On a ri au nez de Stoffel, quand il a parlé de la supériorité des armes allemandes, et, en particulier, de l'artillerie. Dieu veuille qu'on n'ait pas à reconnaître plus tard combien il a dit vrai. Puis, il ajoute :

— Tout ceci est entre nous. Si je me trompe, et je le voudrais bien, je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir jeté de l'eau froide, sur l'ardeur martiale de mes compatriotes. Si l'événement, au contraire, me donne raison, je renoncerais volontiers au triste honneur d'avoir prophétisé l'humiliation de mon pays !

— C'est l'heure d'aller dîner... On a y songé guère. Le jour baisse, et de divers côtés les illuminations se préparent. Il y a déjà des

pour une enquête, un paquet mystérieux qui fut ouvert dans la maille par un commis de chemin de fer est à Brownwood et Temple.

Le paquet, une petite boîte en bois dans laquelle se trouvait une fiole contenant quelque médicament, était adressé à un habitant de Brownwood avec un billet lui recommandant de prendre chaque soir en se retirant une petite cuillerée du médicament et qu'il guérirait ainsi son bras. La note, ne portait aucune signature, mais venait soi-disant d'un médecin ayant vingt-cinq ans d'expérience.

Le paquet a été remis à un médecin d'ici qui en analysant le remède a découvert qu'il contenait de l'acide carbonique.

**Accident de chemin de fer**

Ignacio, Cal., 9 août.—Par suite de la négligence d'un conducteur qui n'a pas observé les ordres qui lui avaient été donnés, une désastreuse collision est survenue la nuit dernière entre un train de voyageurs et un train de marchandises de la ligne Northwestern Pacific, à quelques milles de la station d'Ignacio. Onze personnes ont été tuées sur le coup et une vingtaine grièvement blessées. Les deux trains marchaient à

une grande vitesse lorsque est survenu l'accident. Plusieurs wagons ont été totalement démolis. Le directeur de la compagnie M. Palmer a lancé ce matin une accusé en forme contre George Fishery, le conducteur du train de marchandises, qui, déclare-t-il, n'a pas observé les ordres qui lui avaient été donnés d'attendre en gare d'Ignacio le croisement du train de voyageurs.

Fishery, qui se trouve au nombre des blessés, n'a pas encore donné sa version de l'accident.